



Friedrich Nietzsche et Joseph Ki-Zerbo : quel héritage culturel pour l'avenir de l'Afrique ?

1. N'guessan Noël AMIAN, Université Alassane Ouattara, Docteur en philosophie,
2. Baba DAGNOGO, Université Alassane Ouattara, Maître de Conférences,

RÉSUMÉ :

Dans un monde où la conquête identitaire rime avec progrès culturel sans lequel on est classé de primitif, l'Afrique veut s'inscrire dans le concert des nations afin de sortir de ce stéréotype indigeste qui masque sa place dans le monde. Or, pour s'inscrire dans cette dynamique référentielle, elle doit épurer sa culture pour qu'èter en direction des grandes nations symbole de son développement. Pour montrer aux yeux du monde qu'elle n'est pas un continent en reste vis-à-vis des nouvelles données de l'existence, la culture, dans les acceptions nietzschéenne et zerbienne mettent en lumière le développement de l'Afrique. Si pour Nietzsche, l'individualisme est le terreau sur lequel repose le devenir, Ki-Zerbo, au contraire, propose le collectif comme modèle de culture de développement. Méditer sur l'héritage que Nietzsche et Ki-Zerbo pourraient offrir à l'Afrique, ne peut se faire en dehors de cette problématique : peut-on, au regard de la dynamique des cultures du monde, espérer à travers Nietzsche et Ki-Zerbo, à une culture africaine qui marque le développement du continent africain ? Quelle est l'acception de Nietzsche sur la culture ? Par quel moyen le développement culturel est-il envisageable chez Ki-Zerbo ? N'est-ce pas par une intime relation entre nouvelles technologies et culture africaine que l'Afrique pourrait croire à son devenir ? L'objectif sera de montrer que les conceptions nietzschéenne et zerbienne de la culture, et, surtout le foisonnement de la culture africaine avec les outils technologiques, rendent opérant le devenir de l'Afrique. Pour atteindre notre objectif, nous utiliserons l'analytique comme moyen méthodologique.

Mots clés : Collectivisme- Culture – Développement- Individualisme-Progrès

ABSTRACT :

In a world where the identity conquest rhymes with cultural progress without which one is classified as primitive, Africa wants to register in the concert of nations in order to leave this indigestible stereotype that masks its place in the world. However, to register in this referential dynamic, it must purge its culture to quote towards the great nations symbol of its development. To show the eyes of the world that it is not a continent remains towards the new data of existence, culture, in nietzschean and zerbian acceptances highlight the development of Africa. If for Nietzsche, individualism, is the soil on which the fate is based, Ki-Zerbo, on the contrary, proposes the collective as a model of development culture. Meditating on the legacy that Nietzsche and KI-Zerbo could offer Africa, can not be done outside this problem : can we, in view of the dynamics of the cultures of the world, hope for Nietzsche and Ki-Zerbo, to an african culture that marks the development of the African continent ? What is the meaning of Nietzsche culture ? By what way is cultural development in Ki-Zerbo ? Is it not an intimate relationship between new technologies and african culture that Africa could believe in its future ? The objective will be to show that nietzschean and zerbian acceptions of culture, and, above all, the abundance of african culture with technological tools, make it operating the future of Africa. To achieve our goal, we will use analytics as a methodological way.

Keyword : Collectivism- Culture- Development- Individualism- Progress.

Digital Object Identifier (DOI) : <https://doi.org/10.5281/zenodo.20366806>

Introduction

Contrairement à l'animal qui semble stagner dans le processus de développement, l'homme, quant à lui, appréhende le développement comme l'essentiel de son existence. Ainsi, qu'il soit personnel ou collectif, l'idée de développement traverse toute l'histoire de la pensée humaine depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. C'est pour cette raison que les philosophes se questionnent sur les conditions permettant à l'homme et aux sociétés d'évaluer leur condition de vie immédiate afin d'accéder à état supérieur synonyme de leur progrès. Cette question a pris diverses formes, oscillant entre des visions centrées sur l'individu et d'autres sur la communauté. En effet, considérant depuis des lustres les progrès économique, politique, social et technoscientifique comme des agrégats exclusifs du développement, un autre facteur, souvent relégué au second plan, semble être plutôt un indice référence indéniable dans le processus de développement de l'humanité. Il s'agit bien évidemment de la culture. Elle apparaît non seulement comme l'identité des peuples, mais influence le progrès opéré aussi bien par les individus dans leur singularité que les sociétés dans leur généralité.

En l'inscrivant dans l'univers des fondements du développement de l'humanité, la culture ne saurait marquer l'esprit humain en dehors de Nietzsche et de Ki-Zerbo. Dans leurs approches diversifiées de la culture, mais souvent perçues comme solidification du progrès de l'humanité, se positionnent comme des figures emblématiques pour le développement de l'Afrique à partir de sa culture. D'un côté, Nietzsche, philosophe du XIX^e siècle, développe une conception du développement axée sur la puissance de l'individu. Son œuvre est marquée par une critique virulente des valeurs traditionnelles et une exaltation de la volonté de puissance, notion qui désigne la force créatrice permettant à l'homme de se dépasser. Pour sortir de ce monde systémique encore considéré selon lui comme idole, il fait cette allégation : « Pour que du *vrai*, et donc de la vie soit possible, il faut que d'autres modes de la vérité, ou d'autres valeurs soient anéantis. Il faut une *forclusion* de certaines formes du vrai pour que d'autres voient le jour » (F. Nietzsche, 2017, p. 11). En exprimant sa volonté du rejet de certains modes de vie déjà existants au profit de nouveaux modes de vie, Nietzsche rend donc explicite sa conception de la culture. Pour lui, le surhomme, cet être qui fait sa nidation dans toute sa philosophie, capable d'inventer et de créer ses propres valeurs, annonce que le développement qui repose avant tout sur l'autodépassement et l'affirmation d'une singularité radicale est envisageable. D'un autre côté, Joseph Ki-Zerbo, historien et penseur africain du XX^e siècle, adopte une perspective où le développement ne peut être dissocié de l'enracinement culturel et de la dynamique collective. Son engagement en faveur du développement endogène souligne

l'importance de la culture comme levier de transformation sociale, et dont du progrès de l'Afrique. En méditant sur la culture comme une donnée collective, il affirme ceci : « On ne développe pas un peuple comme on construit un barrage. Le développement doit prendre racine dans la culture et les aspirations propres de chaque société. » (J. Ki-Zerbo, 2003, p.51). Il ajoute en disant que « La revitalisation culturelle en Afrique ne peut se concevoir en dehors d'une base économique. » (J. Ki-Zerbo, 1976, p.12). Pour Ki-Zerbo, le développement est consubstantiel au mécanisme qui structure l'image d'un peuple. Alors, il faut voir chez Ki-Zerbo, l'unité culturelle comme gage de développement de l'Afrique et de l'humanité.

Ce travail qui porte sur l'héritage que Friedrich Nietzsche et Joseph Ki-Zerbo pourraient offrir à l'Afrique, ne peut être aboutit en dehors de cette problématique : peut-on, au regard de la dynamique des cultures du monde, espérer à travers Nietzsche et Ki-Zerbo, à une culture africaine qui marque le développement du continent africain ? Quelle est l'acception de Nietzsche sur la culture ? Par quel moyen le développement culturel est-il envisageable chez Ki-Zerbo ? N'est-ce pas par une intime relation entre nouvelles technologies et culture africaine que l'Afrique pourrait croire à son avenir ? L'objectif sera de montrer que les conceptions Nietzscheenne et zerbienne de la culture, et, surtout le foisonnement de la culture africaine avec les outils technologiques, peuvent être des moyens de construction de l'avenir de l'Afrique. Pour atteindre notre objectif, nous utiliserons l'analytique comme moyen méthodologique.

1. L'individualisme et le collectivisme : les formes du développement culturel

Associer Nietzsche au développement culturel est un travail délicat dans sa forme que dans son fond. Puisque Nietzsche ne clame pas une philosophie taillée sur mesure, c'est-à-dire une pensée uniforme, enracinée dans un système. Or, parler de culture comme moyen de développement, c'est emballer Nietzsche dans un système, en le rendant idolâtre. Mais, dans une certaine analogie, l'individualisme culturel de Nietzsche peut offrir aux esprits aiguisés une possibilité de penser, à partir du développement individuel, le développement collectif. De l'autre côté, Ki-Zerbo voit en cette diversité culturelle une opportunité de développement de l'Afrique. Il ne qualifie pas la culture africaine de folklorique comme le font les détracteurs de l'Afrique. Pour lui, il faudra reconnaître les cultures locales comme des ressources inestimables pour l'unité sociale, la préservation des traditions, et la transmission intergénérationnelle des valeurs. Ainsi, les cultures locales, loin d'être un héritage figé, représentent un socle dynamique autour duquel se tisse l'unité d'une communauté.

1.1 . Le sens de la culture chez Nietzsche

Il faut, tout d'abord, un préalable en parlant de culture chez Nietzsche. Il s'agit de penser le devenir de l'homme au surhomme. C'est le point d'ancrage de toute la philosophie nietzschéenne. En effet, le surhomme de Nietzsche n'est pas un concept philosophique qui pense le devenir du collectif. Il est une philosophie du devenir individuel de l'homme qui, sans cesse, se perfectionne. C'est pourquoi, écrit-il ce texte lourd de sens : « je n'aime plus l'homme. L'homme est pour moi une chose trop imparfaite. » (F. Nietzsche, 2005, p.12). Au-delà du fait que Nietzsche appréhende l'homme comme quelque chose à surmonter parce qu'imparfait, on pourrait croire à une volonté de susciter en l'être humain, une volonté dont il est responsable et qui le conduirait à sa propre perfectibilité. L'homme qui parviendra à tracer sa propre trajectoire de vie, à construire son existence comme une œuvre d'art, s'appellera le surhomme. Du coup, dans l'approche philosophique de Nietzsche, tous les hommes ne peuvent devenir surhomme. En effet, le perfectionnement ou le développement chez Nietzsche est anti-culturel, mais individuel. L'individualisme nietzschéen est la forme transcendantale de l'homme qui passe de l'homme normal au surhomme, c'est-à-dire le parfait.

C'est dans le solipsisme volontaire que l'accès au surhomme se distingue par sa capacité à créer de nouvelles valeurs sur les ruines des anciennes valeurs, les valeurs traditionnelles qui conduisent au nihilisme. Il ne s'agit pas de revenir à des valeurs anciennes, mais d'inventer des nouvelles valeurs en accord avec le lendemain de notre vie, notre devenir. Cette création de valeurs est un acte d'affirmation de soi, une expression de la volonté de puissance. « Transvaluer les valeurs, signifie donc : changer, renverser » (F. Nietzsche, 2017, p.10). Le surhomme incarne cette transvaluation en affirmant des valeurs telles que la force, la volonté, la joie de vivre, la fidélité à la terre. Il rejette les valeurs nihilistes qui prônent la faiblesse, le renoncement et le mépris du corps. Il est un amoureux de la vie, un danseur qui célèbre l'existence dans toute sa plénitude. Le surhomme n'est pas une figure messianique ou un modèle à imiter au sens strict. Il est un symbole, une invitation au dépassement de soi et à la création de nouvelles valeurs. Contre le nihilisme, il incarne la possibilité d'une nouvelle affirmation de la vie, d'une nouvelle culture fondée sur la joie, la force et la volonté de puissance. Il est celui qui dit « oui » à la vie, même dans son aspect tragique, et qui crée son propre sens dans un monde désormais privé de fondement transcendant.

La pensée de Nietzsche, centrée sur le concept du surhomme (Übermensch), offre une perspective radicale sur la transformation des valeurs culturelles et morales. Dans cette vision, le surhomme incarne la capacité à transcender les systèmes de valeurs hérités pour en créer de nouveaux, plus affirmatifs et libérateurs. Cette idée repose sur une critique profonde des structures morales traditionnelles, une affirmation de la vie par-delà le nihilisme et un appel à la création de valeurs nouvelles. Dans un monde confronté à des crises identitaires et culturelles, la figure du surhomme inspire une réflexion sur la manière dont l'individu peut contribuer à une transformation positive des cultures. En s'affranchissant des dogmes, en embrassant la complexité de l'existence et en valorisant la créativité. Avec le surhomme, nous repenserons les fondements de nos sociétés et nous réinventerons les valeurs qui les structurent. Pour que cet exercice soit possible, l'on doit être habité par la volonté de puissance.

Pour que le surhomme soit, il faut impérativement que la volonté de puissance, cette force vitale d'affirmation de soi, soit un élan constant vers le dépassement de ses propres limites, une quête d'autocréation. L'individu, par sa volonté, pose des valeurs, crée son propre système de références et donne un sens à son existence. Il ne s'agit pas de se conformer à des valeurs préexistantes, mais de les créer, de les inventer à partir de sa propre expérience et de sa propre perspective. Il faut les penser pour les panser afin qu'elles guérissent des maux qui font d'elles une source et/ou des moyens de dégénérescence de l'homme. Elle devient pour l'individu une quête d'excellence, non pas au sens compétitif du terme, mais comme une volonté de se perfectionner indéfiniment.

Loin d'être une source de domination, elle est nourrie par une force active, une force positive au service des relations interpersonnelles et du collectif. Cette transformation commence par un travail sur soi, une prise de conscience de ses motivations et une orientation de ses actions vers des objectifs constructifs. Elle implique par analogie le développement de l'empathie, du respect et de la responsabilité. C'est ainsi que l'affirmation de soi, mue par une volonté de puissance bien comprise, peut contribuer à l'épanouissement des individus, à l'implémentation du progrès de la société, à l'épanouissement de la culture et de la civilisation. Pour Nietzsche, « La civilisation d'un peuple, en opposition avec cette barbarie, a une fois été définie, avec raison me semble-t-il, comme l'unité de style artistique dans toutes les manifestations vitales d'un peuple » (F. Nietzsche, 2011, p.23). L'auteur, en parlant de culture, n'est pas en train de formaliser une culture ou encore de percevoir la culture comme une massification de connaissances. Elle doit répondre à une certaine cohérence profonde qui prend en compte toutes les formes de la vie d'un peuple, à savoir : l'art, la pensée et surtout ses

comportements. On parle ainsi d'un peuple cultivé lorsque ce peuple a un style, une identité forte et créative. Mais cette forte identité ne peut venir que de l'individu qui consent se transcender pour devenir meilleur. Ainsi, ces individus pris isolément, et ensuite dans leur interaction formeront une communauté, celle des mystagogues qui répondra à la forme de culture dont pense Nietzsche et par ricochet participera au développement de l'humanité. En percevant la forme de culture que veut Nietzsche, les Africains doivent s'inscrire dans cette logique de forte identité, en se faisant habiter par l'esprit de créativité qui lui permettra d'éviter de sombrer dans un tragélaphos culturel et par conséquent de construire une société africaine développée à partir d'elle-même.

Dans cette logique, l'épanouissement individuel, tel que conceptualisé par Nietzsche, ne se limite pas à une quête égocentrique et isolée. Au contraire, il s'inscrit dans une dynamique collective et constitue un ferment essentiel du développement social. L'individu qui s'épanouit, en réalisant son potentiel et en affirmant sa singularité, devient un acteur du changement et un contributeur au bien commun. Loin de prôner un individualisme forcené, Nietzsche reconnaît l'importance de la communauté et la nécessité pour l'individu de s'inscrire dans un réseau de relations sociales. Il écrit à cet effet que « L'homme n'est pas un être isolé, mais un être social. Il ne peut se réaliser pleinement qu'en interaction avec les autres. » (F. Nietzsche, 1988, p. 215.). Nietzsche reconnaît notre appartenance sociale. Il ne l'exclut pas. C'est bien dans notre rencontre bien que différent l'un de l'autre, mais portant le désir de perfection que nous participerons au bonheur de la communauté. En effet, l'individu épanoui, fort de sa confiance en soi et de sa capacité à créer, est plus à même de s'engager dans la vie sociale, de prendre des initiatives et de contribuer au développement de sa communauté. Il devient un moteur du progrès, un catalyseur du changement et un inspirateur pour les autres.

Le développement collectif repose alors sur la synergie des forces individuelles. Chaque individu, en développant ses talents et en s'engageant dans des actions créatives, contribue à la construction d'une société plus juste et plus prospère. L'épanouissement individuel est donc un investissement pour le collectif, un facteur essentiel de dynamisme et de progrès. Comme le souligne le sociologue Émile Durkheim, : « La société n'est pas une simple somme d'individus, mais un système formé par leur association. Ce système possède ses propres caractéristiques, qui ne se réduisent pas aux caractéristiques des individus qui le composent. » (E. Durkheim, 1991, p. 175.). Durkheim ne voit pas la société comme une composition individuelle peut-être par nécessité historique, mais il appréhende la société comme une construction identitaire interne basée sur une logique de développement.

L'individu et la société sont interdépendants. L'épanouissement individuel contribue au développement collectif, et le développement collectif crée les conditions favorables à l'épanouissement individuel. Il s'agit d'un cercle vertueux qui permet à la société de progresser et à ses membres de s'épanouir. Pour illustrer ce lien entre épanouissement individuel et développement collectif, prenons l'exemple de l'entrepreneuriat. Les entrepreneurs sociaux, ces surhommes de nos jours, sont des individus qui mettent leur créativité et leur énergie au service de projets qui ont un impact positif sur la société. Ils créent des entreprises qui répondent à des besoins sociaux ou environnementaux, tout en générant des revenus et des emplois. L'entrepreneuriat social est un exemple concret de la manière dont l'épanouissement individuel peut contribuer au développement collectif. Les entrepreneurs sociaux s'épanouissent en réalisant leur potentiel créatif et en contribuant au bien commun. Leur action a un impact positif sur la société, en créant des emplois, en améliorant les conditions de vie des populations et en promouvant le développement durable.

En somme, l'épanouissement individuel est une condition essentielle du développement collectif. L'individu épanoui est un acteur du changement, un contributeur au bien commun et un moteur du progrès. Le développement de l'Afrique repose sur la capacité de ses habitants à s'épanouir individuellement et à mettre leurs talents au service du collectif. N'est-ce pas parce que l'individualisme culturel est critère indispensable au développement du collectif que Ki-Zerbo a consacré son existence à conscientiser le peuple africain à la valorisation de sa culture afin de marquer son appartenance dans le concert des nations comme peuple développé ?

1.2 . Ki-Zerbo et le collectif culturel

Les cultures locales jouent un rôle crucial dans la transmission des valeurs d'une génération à l'autre. À travers des pratiques telles que les récits oraux, les rites d'initiation et les cérémonies traditionnelles, les aînés transmettent aux jeunes les savoirs, les coutumes et les valeurs qui définissent leur identité collective. Cette transmission constitue non seulement un pont entre les générations, mais également un moyen de préserver la richesse culturelle face aux forces d'érosion culturelle. Placide Tempels, à cet effet, affirme que « dans la conception africaine, l'éducation est avant tout une transmission de valeurs communautaires qui permettent de maintenir l'équilibre et l'harmonie dans la société » (P. Tempels, 1959, p. 145). Cette approche éducative, fondée sur les valeurs culturelles locales, est essentielle pour renforcer l'identité collective et préparer les générations futures à perpétuer ces traditions. C'est ainsi que

les contes africains servent non seulement à divertir, mais aussi à inculquer des leçons de morale et de valeurs sociales. Pourtant, l'influence des médias modernes a entraîné un déclin de ces pratiques, remplaçant souvent les récits traditionnels par des contenus occidentaux qui ne reflètent pas les réalités culturelles africaines.

Pour contrer cette tendance, il est essentiel de revitaliser les mécanismes de transmission culturelle par une éducation ancrée dans les traditions. Des initiatives telles que l'introduction des langues et des savoirs endogènes dans les programmes scolaires illustrent des efforts pour préserver et valoriser ces traditions. Pour réussir cet exercice, l'on peut intégrer dans nos établissements d'enseignement, des cours sur l'histoire et les pratiques culturelles afin de renforcer l'identité des élèves. La valorisation des cultures locales demande une critique de l'homogénéisation culturelle induite par la mondialisation. Ce processus, qui tend à imposer des modèles culturels uniformisés à l'échelle mondiale, menace la diversité et l'authenticité des cultures locales. En Afrique, cette dynamique se manifeste par l'adoption généralisée de modes de vie, de vêtements et de systèmes de pensée occidentaux, souvent au détriment des traditions locales. C'est pourquoi Amartya Sen critique cette tendance en affirmant que « la mondialisation, si elle n'est pas équilibrée par une reconnaissance des identités locales, risque de détruire les richesses culturelles qui font la diversité du monde » (A. Sen, *Identité et violence*, 2007, p. 98). Cette observation est particulièrement pertinente dans le contexte africain où l'héritage culturel constitue un atout majeur pour le développement. En effet, loin d'être un frein au progrès, les cultures locales peuvent offrir des solutions adaptées aux défis contemporains.

Les cultures africaines, au-delà des préjugés auxquels elles sont soumises, constituent jusque-là le fondement réel de la stabilité de l'Afrique. Les contes, les chants, les danses africaines, les sons des tams-tams et bien d'autres, expression manifeste de nos cultures, interprètent les réalités et les vécus des Africains. Chaque Africain, aussi européanisé soit-il, au rythme des sonorités africaines, est enveloppé dans ce monde dans lequel son sang est issu et les sentiments qui en découlent se matérialise dans son être. C'est pourquoi, ce cliché qui tend à folkloriser la culture africaine est infectieux et inapproprié pour le bonheur de l'humanité. De plus en plus, le brassage des cultures par le métissage est plus que jamais une réalité. L'idée selon laquelle la peau blanche américaine ne peut pas envisager un partage commun d'éducation ou de relation intime avec la peau noire américaine est devenue pure idéalité. Aujourd'hui, et cela dans tous les domaines, l'effondrement des frontières du point de vue culturel apparaît comme l'essentiel de l'humanité. Cette idée hégélienne qui prétend que

l'Afrique, particulièrement l'Afrique noire, « c'est le pays de l'enfance de l'esprit » (F. Hegel, 1954, p.87), parlant de l'inexistence de philosophie africaine, est la marque d'un mépris irrationnel du bon sens qui habite en tous, et prétend que tous ont une culture qui identifie chaque peuple clarifiant son authenticité. Pour mettre un terme à ces préjugés, les cultures africaines doivent intégrer les politiques publiques.

Pour réhabiliter les savoirs endogènes, il est essentiel de les intégrer dans les politiques publiques et les initiatives de développement. Cela nécessite une approche participative qui implique les communautés locales dans la conception et la mise en œuvre des projets. Les gouvernements et les institutions internationales doivent reconnaître que les savoirs locaux ne sont pas des reliques du passé, mais des ressources vivantes et pertinentes de l'existence de l'homme noir. L'exemple du Burkina Faso, où Yacouba Sawadogo, un paysan autodidacte, a revitalisé la technique traditionnelle du *zai*. Cette méthode consiste à creuser des trous dans les sols dégradés pour y déposer du compost et retenir l'eau de pluie. Grâce à cette technique, Sawadogo a réussi à transformer des terres arides en zones agricoles fertiles, prouvant ainsi l'efficacité des savoirs endogènes face aux défis modernes de la désertification.

En outre, la collaboration entre savoirs traditionnels et science moderne peut ouvrir de nouvelles perspectives. Les chercheurs en botanique comme en biologie doivent impérativement accepter de collaborer avec des guérisseurs traditionnels pour identifier et valider les propriétés médicinales des plantes locales. Ce type de partenariat favorise une reconnaissance mutuelle et enrichit à la fois les savoirs locaux et les technosciences cliniques, biologiques, zoologique et botaniques.

En plus, la réhabilitation des savoirs endogènes implique une décolonisation des esprits, c'est-à-dire un processus par lequel les Africains redécouvrent leur patrimoine culturel et intellectuel avec fierté. Comme l'affirme Cheikh Anta Diop, « la renaissance africaine ne peut se concevoir sans une revalorisation des savoirs indigènes, car c'est dans ces savoirs que réside l'authenticité de notre civilisation » (C. A. Diop, 1981, p. 214). Cette décolonisation passe nécessairement par une éducation qui valorise les histoires, les langues et les pratiques locales africaines. On ne peut prétendre à une quelconque valorisation de connaissances, de civilisations et de savoirs faire des peuples si ceux-ci ne sont pas considérés. Dans la rencontre des cultures, l'idée du particulier qui se configure dans le général doit faire l'unanimité. On n'exclut pas pour fonder le général authentiquement. Pour que le général soit authentique, tout ce qui participe du général

doit être un maillon utile et nécessaire. C'est à cette seule condition que la prétention au développement de l'humanité est opportune.

La culture, dans toutes ses formes, est indispensable et incontournable pour le devenir et surtout pour la pérennisation générationnelle. Chaque génération se retrouve et se découvre à partir de son héritage culturel. Même les pays qui sont considérés comme "développés", promeuvent continuellement leur culture. Si bien que les précurseurs de ces cultures sont considérés comme des sources, des sages, des bibliothèques en la matière. C'est ce qui fait dire à Amadou Hampâté Bâ qu' « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle » (A. B. Hampâté, 1960, Discours à l'UNESCO). En prenant le mot de Hampâté Bâ en l'état, on croirait qu'il s'adresse exclusivement à la transmission générationnelle des cultures africaines par des vieillards à la future génération africaine. Mais, en réalité, il parle à l'humanité toute entière. C'est aussi une façon de montrer la nécessité d'être dans la proximité de ces dépositaires de savoirs afin de ne rien perdre dans le futur.

Il est évident qu'aucune culture au monde ne peut participer au développement de l'humanité sans qu'elle ne s'insère dans les politiques publiques non seulement pour sa visibilité, mais aussi, pour se mettre au rythme de la mutation que connaît le monde. Dès lors, les cultures africaines doivent mutualiser avec les nouvelles technologies considérées comme les sources du développement actuel de l'humanité pour ne pas subir de mauvaise interprétation.

1.2.1. Nietzsche et Ki-Zerbo : deux figures complémentaires du développement culturel

Certes, issues de deux époques et de deux cultures différentes, et parfois même présager une idée d'opposition quant à leur regard sur la culture, mais au fond, Nietzsche et Ki-Zerbo apparaissent comme deux maillons inséparables d'une même pièce. De l'un advient l'autre et vis-versa. On ne peut parler de société sans faire référence à ce qui forme la société, à savoir l'individu et, de même, on ne peut parler d'individu sans envisager une quelconque sociabilité. Du coup, quand la culture se compte dans la clairière de celui qui est capable de s'inventer, de créer de nouvelles valeurs qui répondent à ses exigences vitales, de plus en plus qu'un nombre incalculable d'individus arpentent ce devenir nietzschéen, ils vont forcément constituer une société d'individus qui incarnent cette philosophie de création. Pour rendre opérationnelle l'individuation nietzschéenne comme processus du collectif, Patrick Beaudoin, évaluant Dionysos comme le dieu de l'ivresse, des pulsions sexuelles et organiques, « est celui par lequel les frontières de l'individuation s'estompent pour faire place au tout. » (P. Beaudoin, 2007,

p.55). Beudoin expose à partir des divinités Grecs : Apollon (qui se caractérise par le principe d'individuation) et Dionysos (qui se caractérise par cet au-delà), permettent de dire qu'Apollon a donc besoin de Dionysos pour consolider la culture Grec. On peut ainsi comprendre que la réconciliation des deux pulsions de la nature « est en effet née du chœur, qui originellement représente le groupe des satyres célébrants la culture de Dionysos : mais Nietzsche le pense comme l'interprétation apollinienne du phénomène dionysiaque » (P. Wotling, 2001, p.23).

Il serait dans l'imaginaire des mondes de penser que la culture, quelle qu'elle soit, puisse être considérée comme inaboutie. Cependant, le dynamisme dans lequel baigne notre monde, exige que nos cultures riment avec les nouvelles exigences de la présente génération.

2. Rapport entre culture africaine et nouvelles technologies de développement

Le monde, dans son devenir, se fait que se métamorphoser à travers les dynamismes socioculturels. Ces métamorphoses sont pour la plupart liées aux exigences de chaque époque. Ainsi, vers la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle, la technologie apparaît comme la nouvelle culture de développement. Au regard de cette configuration du monde, la culture africaine se doit, d'une part, doit faire sa mû si elle ne veut pas mourir.

1.3. Les cultures africaines à l'épreuve de la technologie nouvelle

Qu'est ce que la culture ? À cette question, nous répondons avec Otsudi pour dire que « La culture est sans doute le mot le plus courant chaque fois qu'il s'agit de la société africaine. Ce concept regroupe à la fois les us et coutumes, les habitudes, les rites, les croyances » (D.D. Otsudi, 2011, p.172). Dans cette esquisse définitionnelle de la culture, Otsudi ne fait qu'exposer les préjugés dont souffre la culture africaine. Alors qu'en réalité, « l'essence de la tradition repose sur le double besoin de conservation et de transmission. Ce qui est préservé et transmis à travers le temps c'est non seulement un ensemble de valeurs, de manière d'être, de coutumes, mais aussi et surtout un esprit, une vision du monde que les ethnologues désignent sous le concept de « *weltanschauung* » (D. G. Mbessa, 2024, p.415). Dit autrement, c'est la culture qui est préservée pour être transmise à l'humanité de demain. C'est pour cette impérative raison que l'on doit savoir que les cultures africaines ne sont pas de simples et banales reliques des temps anciens. Elles sont plutôt des valeurs, des visions du monde calculés sur des perspectives de transformation et du devenir de l'humanité.

Chaque époque, vue la dynamique dans laquelle elle s'enlise, entraîne avec elle toutes les formes d'identités qui lui permettent de confirmer ou non les objectifs qu'elle s'assigne. Ainsi, même si les cultures africaines portent les marques de la colonisation culturelle, elles

doivent pouvoir répondre aux nouvelles exigences du monde pour ne pas être en marge du présent idéal. En s'inscrivant dans la modernité, les cultures africaines pourraient bien être sauvegardées non seulement par la numérisation des langues locales, les contes africains, les musiques, mais aussi cette numérisation constituerait la mémoire de l'Afrique. Les musées et autres plateformes culturelles africaines pourraient être numériquement construites afin de les faire sortir de l'invisibilité qui les condamne dans un tissu cancérigène de préjugés négationnistes affectant tout le tissu social africain. Les plateformes comme Spotify, Audio Mack ou Netflix devraient pouvoir être des instruments techniques numériques qui les libéreront de la caverne de l'invisibilité incubatrice d'ignorance ouvrant les portes de la médiocratie développementale. L'afrobeat est un exemple tangible dans cette fusion de créativité entre cultures africaines et technologies. Au-delà des œuvres artistiques, les nouvelles technologies, dans leur rapport avec la culture africaine, ne contribuent-elles pas à la transformation de certains modes de vie de Africains ?

2.2. La modernité technologique et la transformation méliorative de la culture traditionnelle

Le mode de développement est porté de plus en plus par les politiques de développement que sont l'industrialisation, l'urbanisation, la modernisation économique et l'éducation. Ces politiques ont pour fondement la reconfiguration des modes de vie de l'humanité. Ainsi, l'intégration des cultures africaines dans ces politiques modernistes permettra aux Africains de communiquer avec le reste du monde en s'inscrivant dans l'irréversible processus de mondialisation qu'imposent les intelligents outils du numériques. En s'inscrivant dans cette logique, les cultures africaines telles que l'agriculture de subsistance, l'artisanat local, le commerce traditionnel vont se réinventer à nouveau frais pour être internationalement compétitifs. Car, aucune richesse culturelle ne peut et ne doit souffrir de stabilité. On peut penser que le monde animal reste et demeure tel qu'il est dans une stabilité naturelle. Mais, l'homme, où qu'il soit, quoi qu'il soit et quoi qu'il fasse, inéluctablement doit devenir, il doit changer. Dans ce changement qui l'emporte au-delà de ce qu'il est, il change en changeant ce qui fait qu'il est ce qu'il est, à savoir sa culture. C'est pourquoi, loin de paraître antithétique à l'intégration des cultures africaines dans les politiques de développement comme moyen de sa modernisation, il faudra plutôt encourager ces initiatives pour ne pas composer avec le solipsisme et être coupé de ce qui configure l'espèce humaine actuelle.

Il faudra, pour cela, contrer cette idée qui prétend qu'en pensant modernisation, on pense science dans le sens occidental et à l'occidentalisation des cultures africaines. Ce qui convient

plutôt de faire, c'est de faire en sorte que ce que nous disposons comme identité culturelle africaine devient une connaissance universelle par la culture de l'intérêt que devront porter les autres peuples à cette culture. Que de rester dans des analyses infructueuses sapant l'authenticité des cultures africaines. « Par l'idée de technoculture africaine, nous voulons (ré)concilier tradition et modernité en Afrique, pour un fructueux mariage bénéfique pour les enfants d'Afrique. Il est donc nécessaire d'associer la technologie occidentale et la tradition africaine. » ((D. G. Mbessa, 2024, p.415). Dans ce mot de Mbessa, l'idée de technoculture africaine se manifeste comme le point de départ de la technologisation des cultures africaines comme valeur universelle de développement. Pour certifier l'authenticité des cultures africaines, Fabien Eboussi Boulaga écrit ceci :

Voilà pourquoi l'authenticité requiert aussi la technologie et la science dans la pratique émancipatrice. L'authenticité est illusoire si la rationalité lui reste étrangère à tous égards, si elle ne s'exprime pas à travers les instrumentations de la technologie qui peuvent, lorsqu'elles sont maîtrisées, décupler le jeu de la liberté, lui donner ses conditions nécessaires, quoique non suffisantes. Tant que la technologie et la science demeurent son manque, l'authenticité passe pour une pauvre idéologie de compensation, un carnaval (F. Eboussi Boulaga, 1977, p. 228).

Pour rendre opportun et efficace les cultures africaines, il est donc plus que nécessaire pour nous de penser à leur numérisation afin qu'elles sortent des profondeurs abyssales du carnavalisme dans lesquelles elles séjournent.

2.2.3. La numérisation des œuvres artistiques africaines

Aujourd'hui, avec l'avancée des technologies de communication et de diffusion, aucune activité humaine numérisée, quel qu'en soit le temps, ne se perd et, bien plus, peut être perceptible partout. Le numérique, à travers les Big Data et Deep Mind des Data Center, s'impose comme le moyen par lequel les cultures africaines, notamment les œuvres artistiques africaines braveront le temps pour s'actualiser indéfiniment. Ces technologies permettront la pérennisation des traditions et faciliteront l'enseignement des cultures africaines aux jeunes générations à venir. On n'aura donc plus besoin de se référer aux anciens comme bibliothèque inconditionnelle de transmission des savoirs. Il suffira de numériser ces connaissances pour que l'instruction se fasse selon des besoins nécessaires. L'utilisation de la technologie du numérique pour la visibilité, la conservation et l'enseignement des œuvres culturelles africaines

Il est impossible de trouver de nos jours une culture qui se désolidariserait des autres cultures. Le métissage ou l'hybridation culture est ce qui caractérise notre monde. De ce fait, en faisant du numérique, un support devant ouvrir les cultures africaines à l'extérieure, cependant, l'on ne devrait pas se contenter de faire du numérique un simple support, mais aussi agir de telle sorte que les outils intelligents du numérique soit pour l'Africain, des instruments de création de valeurs ajoutées aux valeurs culturelles. Ainsi, l'on éviterait d'être de simples usagers du numérique pour devenir de véritables utilisateurs qui, en instruisant à nouveau frai les valeurs culturelles traditionnelles, puisse, non seulement ajouter de nouvelles valeurs sur ces valeurs, mais aussi, faire de ces valeurs un point d'ancrage d'invention et /ou de réinvention des valeurs de la culture du numérique. Cette imbrication des cultures africaines avec celles du numérique, en permettant d'ajuster tradition et modernité technologique, ouvre par conséquent, la possibilité aux cultures africaines de participer à l'instruction des questions éthiques que posent certaines utilisations de l'outil intelligent numérique et aussi, de mettre à l'épreuve du questionnement certaines problématique éthiques, morales et religieuses auxquelles sont confrontées les sociétés africaines d'aujourd'hui à travers leurs jeunesses nourries aux lettres du numérique. Dans cette imbrication entre modernité et tradition, le mot de Mariama Bâ sur le devenir des jeunes filles africaines interpelle. Elle affirme à cet effet :

Nous (jeunes filles africaines) sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs. (...) Élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts ; faire fructifier les valeurs de la morale universelle. (...) Libérer donc des tabous qui frustrent, apte à l'analyse, pourquoi devrais-je suivre l'index de ma mère point sur Daouda Dieng. (...) Je préférerais l'homme à l'éternel complet kaki (Modou) (M. Bâ, 2000, pp.27-28).

Il est certes d'une circonstance particulière à la lecture de ce mot de Mariama Bâ. Ici, la question est liée au refus de se retrouver dans une famille polygame et choisir celle qui prône la monogamie : morale occidentale. Cet exemple est une illustration parfaite de panser la pensée africaine à l'ère de la modernité. Tout change, tout s'accélère à un rythme tel que l'adaptabilité se présente comme un impératif. Le monde d'hier, n'est pas forcément celui d'aujourd'hui. Les perspectives changent. En plus, l'humain sacré cesse de l'être. On conjugue l'humain dans un devenir hybride : homme-machine. On médite sur le transhumanisme et le posthumanisme comme une étape de devenir parfait de l'homme. En effet, considéré comme un pont, comme une transition, comme une chrysalide en attente de transformation, l'homme doit tendre à la perfection, au surhomme nietzschéen, au H+ (l'homme plus autrement appelé l'homme augmenté) du posthumanisme ou/et du transhumanisme des NBIC Nanotechnologie,

Biotechnologie, Informatique et des Sciences Cognitives. C'est cette intime connexion entre tradition et modernité que la culture africaine participera au développement de l'Afrique et de toute l'humanité.

Conclusion

Nietzsche et Ki-Zerbo nous ont servi à partie de leur différente acception de la culture, des indices pour penser à un héritage culturel pour le devenir de l'Afrique. Si Nietzsche pense que l'individualisme est le fondement culturel du développement, Ki-Zerbo voit plutôt le collectif. Pour lui, « La culture, c'est le sens donné à l'activité vitale et sociale, (...) une clé d'explication et de transformation du monde. » (J. Ki-Zerbo, 2010, p.143). Cependant, le fait marquant se situe au niveau de l'individu et le collectif, qui apparaissent comme le recto et le verso de la même médaille. Ainsi, développer l'Afrique à partir de l'individu, c'est en même temps envisager son développement collectif, puisque ce sont les individus qui forment le collectif ou la société. En effet, au-delà de Nietzsche et de Ki-Zerbo, il faut penser à un brassage des cultures africaines aux nouvelles technologies qui sont, elles aussi, des formes de cultures répondant aux exigences de la modernité. Avec une jeunesse instruite sur les questions du numérique, les cultures africaines gagneraient à s'appropriier la culture du numérique. Cette appropriation permettra à l'Africain de faire de la technologie du numérique non seulement un support de visibilité et d'enseignement de sa culture, mais aussi comme un moyen lui permettant d'y ajouter de la valeur et par ricochet, de participer à partir de soi-même à la réflexion sur les questions éthiques que posent et qui se posent dans la culture du numérique.

Références Bibliographiques

BÂ Mariama, 2000, *Une si longue lettre*, Dakar, NEAS.

BEAUDOIN Patrick, 2007, *Mémoire*, « La fonction culturelle de l'art chez le jeune Nietzsche et son aboutissement avec le surhomme », Faculté de philosophie, Université Laval Québec.

BOULAGA Eboussi Fabien, 1977, *La crise du Muntu : authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine.

DIOP Cheikh Anta, 1981, *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine.

DURKHEIM Émile, 1991, *De la division du travail social*. Paris, PUF.

HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 1960, *Discours à l'UNESCO*.

HEGEL Friedrich, 1954, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, Paris, Trad. J. Gibelin, Vrin.

KI-ZERBO Joseph, 2010, *À propos de culture*, Ouagadougou, Fondation Joseph Ki-Zerbo.

KI-ZERBO Joseph, 2003, *À quand l'Afrique ?* Paris, l'Aube.

KI-ZERBO Joseph, 1976, *Culture et développement*, Genève, Institut international d'études sociales.

MBESSA Denis-Ghislain, 2024, « L'idée d'une technoculture africaine » in *ZAOULI*- No spéciale Décembre 2024, pp.413-441.

NIETZSCHE Friedrich, 2017, *Le Crépuscule des idoles et Le Cas Wagner*, Paris, trad. Henri Albert, Flammarion.

NIETZSCHE Friedrich, 2011, *Considérations inactuelles, De l'unité des inconvénients de l'histoire pour la vie*, Paris, trad. Henri Albert, Édition électronique (epub, PDF) v.1,0 : Les Échos du Maquis.

NIETZSCHE Friedrich, 2005, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, trad. Pierre Hidalgo et al, Ebooks libres et gratuits, in <http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>.

NIETZSCHE Friedrich, 1988, *Humain, trop humain*, Paris, Robert Rovini, Paris, Gallimard.

OTSUDI Damase Djongongele, 2011, « Technoscience et culture africaine contemporaine » in Michel Kouam et Christian Mofor (dir), *Philosophies et cultures africaines à l'heure de l'interculturalité*, Paris, Anthologie, Tome 2, L'Harmattan.

SEN Amartya, 2007, *Identité et violence*, Paris, Odile Jacob.

TEMPLES Placide, 1959, *La Philosophie bantu comparée*, Paris, Présence Africaine.

WOTLING Patrick, 2001, « Dionysiaque (Dionysisch) », in *Le vocabulaire de Nietzsche*, Paris, collection vocabulaire de philosophie, Ellipses.